title : Œuvres de Molière, avec un commentaire historique et littéraire ; précédées du tableau des mœurs du dix-septième siècle, et de la vie de Molière, tome I.

creator : Claude Bernard Petitot

copyeditor : Floria Benamer (Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/petitot\_/

source :. M. Petitot (éd), *Œuvres de Molière, avec un commentaire historique et littéraire ; précédées du tableau des mœurs du dix-septième siècle, et de la vie de Molière*, Nouvelle édition, tome 1 à 6, J.P. Aillaud, Paris, 1829.

created : 1829

language : fre

# Tome 1

## Avertissement sur la nouvelle édition des œuvres de Molière.

$I$ Les comédies de Molière ont été plusieurs fois commentées. En 1713, Brossette, qui a voit donné avec succès une édition de Boileau, s’occupa d’une édition de Molière, sur laquelle il consulta souvent J.-B. Rousseau : mais il mourut avant d’avoir achevé ce travail, dont il ne reste aucune trace. Riccoboni fit des réflexions sur quelques comédies ; il se borna à les juger d’après les règles de l’art et le but moral : son travail : est incomplet, mais estimable. M. de Voltaire composa une vie de l’auteur, et de courtes réflexions sur chacune de ses comédies : on y trouve son esprit et sa sagacité ordinaires ; ses jugements offrent cette justesse $II$ et cette mesure qu’il portait dans ses écrits littéraires lorsqu’il n’était point passionné ; et l’on n’aurait jamais eu l’idée d’entreprendre après lui un travail de ce genre, si cet homme célèbre avait donné à ses réflexions tous les développements que les amis des lettres pouvaient désirer. Enfin M. Bret fit paraître, à la fin du dix-huitième siècle, un commentaire plus étendu et plus complet.

En publiant cette nouvelle édition, on n’a pas eu la prétention de faire oublier les travaux dont on vient de parler ; au contraire, on en a profité, et l’on a remarqué tout ce qu’on a emprunté à ceux qui ont aplani la route qu’il fallait parcourir. Les commentaires de ce genre peuvent être comparés aux dictionnaires et aux traductions : les premiers qui s’en sont occupés ont eu plus de difficultés à surmonter, et méritent souvent plus d’estime que ceux qui, en réparant quelques omissions, en redressant quelques erreurs, ont pu parvenir, avec les secours de leurs devanciers, à mettre plus d’ordre et d’exactitude dans leur travail.

$III$ Voici le plan de l’édition qu’on offre au public :

On a cru que les diverses parties de ce commentaire devaient tendre à retracer l’état de la société pendant le dix-septième siècle, et qu’il fallait présenter dans tout son jour ce point de vue, sans lequel il est impossible de bien juger et de bien apprécier le génie de Molière. C’est aussi à cette idée principale que tout se rattache. Les moindres détails sur la vie de l’auteur ont paru précieux ; on les a recueillis avec soin dans une multitude de sources différentes, et l’on a rejeté toutes les anecdotes suspectes. Molière a beaucoup emprunté aux anciens et aux modernes : on a cité les imitations, soit de Plaute et de Térence, soit des Espagnols et des Italiens, soit de nos vieux auteurs français.

L’indication des trois parties qui composent ce travail va montrer l’ordre qu’on a suivi.

1° Le *Discours préliminaire* est entièrement consacré au tableau de la société pendant le dix-septième siècle : tous les états, $IV$ toutes les professions sont passées en revue : on expose les mœurs et les préjugés de chaque classe, et l'on montre quel parti Molière en a tiré.

2° La *Vie de Molière* offre les principaux rapports sous lesquels ce grand homme peut être considéré : les événements qui accompagnèrent les premières représentations de chacune de ses pièces y sont retracés ; les critiques dont elles furent l’objet y sont rappelées ; et les détails de sa vie privée, qui eut beaucoup d’influence sur son talent, trouvent leur place au milieu des particularités de son existence littéraire, auxquelles ils se lient. Ce morceau d’ailleurs contribue à compléter le tableau de la société du dix-septième siècle, qui fait le sujet du Discours préliminaire.

3° Les *Réflexions sur chaque pièce* sont dans le même sens : leur objet principal est de développer les idées du Discours préliminaire, et d’en faire l’application particulière aux comédies de Molière. On a eu soin d’y joindre toutes les imitations des auteurs latins espagnols, italiens et français, $V$ en montrant la manière dont Molière savait s’approprier leurs conceptions et leurs tableaux. Les traductions des auteurs latins et étrangers sont dans le texte afin que les personnes qui ne sont pas familières avec ces langues ne soient pas arrêtées dans leur lecture ; les morceaux originaux sont en note au bas des pages, afin que les gens instruits puissent les mieux juger.

Il a paru qu’un commentaire grammatical serait superflu. Molière, malgré tout son génie, ne peut être proposé pour un modèle de style. Ses fréquentes incorrections doivent être attribuées à deux causes. L’obligation de multiplier les nouveautés le forçait à travailler rapidement, et l’empêchait de soigner sa diction. Il avait en outre le désir de faire parler ses personnages comme ils se seraient exprimés eux-mêmes dans les circonstances où il les plaçait ; et cette intention, qui tenait à son génie, le porte à employer souvent des tournures très conformes au caractère des personnages, mais contraires au bon usage et aux règles de la langue.

$VI$ Un commentaire où l’on relèverait toutes ces fautes, non seulement donnerait une fausse idée de Molière, puisque c’est souvent à dessein qu’il les met dans la bouche des personnages, mais deviendrait trop volumineux s’il était exact et complet : telle pièce serait moins longue que les réflexions quelle ferait naître.

On s’est donc borné à donner, au bas des pages, l’étymologie et l’explication des termes et des façons de parler populaires qui ne sont plus d’usage aujourd’hui ; et l’on a pensé que ces notes courtes et peu nombreuses, sans présenter l’inconvénient d’interrompre des scènes dont le plus grand charme consiste dans la vivacité du dialogue, suffiraient pour éclaircir le texte, et pour épargner au lecteur des recherches sur notre ancien langage.

## Discours préliminaire.

$VII$ Molière est admiré, sans qu’on apprécie bien toutes ses beautés. Plusieurs traits comiques nous échappent, parce que les ridicules qu’ils attaquent ont disparu. Nous ne sommes frappés que de ceux qui peignent les hommes en général, et qui sont de tous les temps. Heureusement c’est le plus grand nombre ; et rien ne donne une plus haute idée du génie de Molière.

Cependant il est à regretter que nous ne sentions pas toutes les beautés qui tiennent aux mœurs du temps. Que d’applications heureuses ne trouverions-nous pas ! que de justesse et de raison ne serions-nous pas à portée de remarquer dans les critiques qui ont pour objet les bienséances et les usages du monde ! Nous verrions l’ascendant qu’un poète comique peut acquérir sur une nation, puisque non seulement il parvint à changer sous plusieurs rapports $VIII$ la face de la société, mais qu’il contribua autant que Boileau à rétablir le bon goût dans la littérature.

Il faudrait, pour obtenir ce résultat, sans lequel il est impossible de bien apprécier Molière, faire en quelque sorte revivre la société du dix-septième siècle : mais cette entreprise est de la plus grande difficulté. Les travers du monde varient souvent, et ne laissent qu’une trace fugitive. Comment ressaisir, après plus d’un siècle, ces traits caractéristiques ? Molière, il est vrai, peint les hommes de tous les temps, et c’est là son plus beau titré de gloire : mais il les a entourés d’accessoires qui nous sont presque inconnus ; et c’est de ces accessoires qu’il tire souvent les idées les plus comiques. Les mémoires du temps, les ouvrages des moralistes donnent quelques notions sur le ton de comme ce n’est pas ordinairement leur but principal, ces notions sont presque toujours incomplètes. Ce sont cependant les uniques matériaux qui nous restent. Quel dommage qu’au commencement du dix-huitième $IX$ siècle, un observateur du dix-septième n’ait pas conservé ces traditions, qui auraient été le meilleur commentaire sur les œuvres de Molière ! Un ouvrage de ce genre eût été plus utile et plus curieux que les détails trop étendus sur les intrigues de cour, et sur des tracasseries qui n’ont aucun intérêt général. J’ai cherché à suppléer à ce défaut, qui m’a toujours frappé lorsque j’ai lu Molière, et lorsque j’ai vu représenter ses pièces.

Mon dessein est de donner une idée des différentes classes de la société depuis le commencement du ministère du cardinal de Richelieu jusqu’au temps de Molière : je parlerai des ridicules qui les distinguaient, et dont Molière a profité : je terminerai ce tableau par quelques détails sur l’hôtel de Rambouillet, dont je peindrai le ton, l’étiquette et les principaux personnages. Les différents arts étaient distingués par le langage et la manière de vivre. Ils ne se confondaient jamais : on n’avait pas, comme à présent, un costume commun à toutes les classes ; et la politesse n’était connue qu’à la $X$ cour. Les sciences n’étaient pas aussi répandues qu’aujourd’hui : elles se concentraient dans les cabinets de quelques savants, et la langue dont elles se servaient était inintelligible pour les profanes. La littérature se bornait de même à ceux qui faisaient profession de la cultiver. On ne voyait pas des marchands et des bourgeois en discourir ; et ces sortes de conversations n’avaient lieu qu’à l’hôtel de Rambouillet, et dans les sociétés qui cherchaient à l’imiter, Les spectacles, quoique le prix en fut très modique, n’étaient suivis que par les gens riches ; les salles étaient en petit nombre, très resserrées, et ne pouvaient contenir beaucoup de spectateurs : un magistrat, un médecin, n’auraient osé y paraître : et tel bourgeois aisé n’avait vu qu’une fois les comédiens de l’hôtel de Bourgogne : ce qui lui fournissait un texte de conversation pour toute sa vie.

Le peuple, à peine sorti des fureurs de la Ligue, dont il avait été témoin dans ses premières années, ou qui avaient fait l’entretien de son enfance, était en général dur et grossier ; $XI$ mais il avait une franchise d’expression qui prêtait aux traits comiques. Ses mœurs étaient brutales*,* sans être débordées ; les femmes étaient aimées et battues par leurs maris. La jalousie ne se cachait pas sous des couleurs décentes : le mot expressif était sans cesse dans la bouche des hommes ; et l’on ne doit pas s’étonner que Molière l’ait souvent employé. Le peuple, surtout à Paris, fuyait le travail, et se livrait à la débauche des cabarets. Dans l’habitude de leur vie, ces hommes avaient la parole haute, se mêlaient dans toutes les disputes, et cherchaient à prendre une certaine autorité dans leur quartier. Un d’entre eux fut surtout remarqué par Boileau : il demeurait dans la cour du Palais, et sa boutique était sous l’escalier de la Sainte-Chapelle : il était perruquier, et s’appelait *Didier Lamour.* Cet homme, d’une taille gigantesque, se faisait redouter de ses voisins : il intervenait dans toutes les rixes, et ses arrêts étaient respectés. Lamour avait été marié deux fois : sa première femme, vive et emportée, s’était souvent attiré des corrections ; $XII$ la seconde, plus douce, et surtout plus jeune et plus jolie, avait entièrement soumis ce caractère altier. Boileau parla de cet homme à Molière ; et tous les deux en tirèrent parti d’une manière, différente. L’un peignit dans *Le Médecin malgré lui* ces disputes de ménage dont son ami avait été témoin ; l’autre fit du *perruquier Lamour* un des héros du *Lutrin.* Les valets, pris dans la classe du peuple, ne ressemblaient pas à ceux d’aujourd’hui. Il était rare que les jeunes gens n’eussent pas quelque inclination secrète : alors ils gagnaient un domestique pour faire leurs messages. Les hommes plus âgés, pendant les intrigues du ministère du cardinal de Richelieu, et surtout lorsque les troubles de la Fronde éclatèrent, prenaient parti dans les cabales ; et c’étaient encore les valets qui leur servaient d’agents et de confidents ! Ces différents rapports doivent nécessairement introduire une grande familiarité entre les maîtres et les domestiques ; l’amour et le danger sont les liens qui rapprochent le plus les hommes. D’ailleurs, à cette époque, on s’attachait $XIII$ plus qu’aujourd’hui à ses valets : on les battait, on les maltraitait, on en était souvent volé, mais on ne les chassait pas.

Il ne faut donc pas s’étonner que Molière ait rendu, dans quelques-unes de ses comédies, les maîtres très familiers avec leurs domestiques : s’il eût fait autrement, il n’aurait pas tracé un tableau fidèle des mœurs de son temps. Ce sont ses successeurs qu’il faut blâmer, parce qu’ils ont employé ce ressort dans le dix-huitième siècle, où il ne devait plus être d’usage, et surtout, parce qu’ils ont donné la même physionomie à leurs *Frontins* et à leurs *Lisettes*, tandis que les valets et les soubrettes de Molière ont tous des caractères différents.

La classe des marchands s’élevait immédiatement au-dessus de celle du bas peuple. Le commerce jouissant de peu de considération, cette classe vivait dans la plus profonde obscurité. Elle ne se permettait aucune distraction aucun plaisir ; les jours de repos étaient employés à suivre les offices de la paroisse ; et c’était un délassement nécessaire pour des hommes $XIV$ occupés, toute la semaine. Les marchands n’emploient pas comme aujourd’hui la politesse et les prévenances pour attirer les acheteurs, Leurs répliques étaient brusques, et leur abord n’avait rien d’agréable. Mais s’ils étaient privés de quelques avantages extérieurs, on n’avait pas, du moins généralement, à leur reprocher ces petites ruses peu éloignées de la mauvaise foi, qui se concilient si bien avec des dehors aimables et polis. Ils portaient la bonhomie très loin : un homme ayant l’apparence de l’aisance et de la considération obtenait chez eux toute espèce de crédit ; et lorsqu’ils avaient attendu longtemps, si l’on daignait leur dire quelques paroles flatteuses, ils prenaient patience. M. Dimanche, si bien peint par Molière dans *Le Festin de Pierre*, est une copie aussi exacte que comique des marchands du dix-septième siècle.

Quelques-uns de ces marchands s’enrichissaient ; et c’était alors qu’ils devenaient d’autant plus ridicules en prenant un état brillant, qu’ils avaient été simples et modestes avant de faire $XV$ fortuné. S’ils s’alliaient avec des demoiselles de qualité ruinées, ils s’entendaient continuellement reprocher la bassesse de leur naissance : la famille de leurs femmes ne négligeait rien pour les humilier : ils étaient obligés de voir dissiper leur fortune dans des plaisirs pour lesquels ils n’a voient aucun goût. Mais des chagrins plus réels les tourmentaient encore : leur noble épouse était-elle sensible aux. soins des jeunes gens, il fallait se taire ; et s’ils éclataient, le tort était de leur côté : enfin c’étaient de véritables *Georges Dandin*. Si un marchand enrichi voulait trancher du gentilhomme, il devenait encore plus ridicule. Quel contraste entre le faste qu’il affectait et la parcimonie à laquelle il s’était autrefois condamné ! C’est là le comique du *Bourgeois gentilhomme*, qui nous paraît aujourd’hui chargé, et qui alors n’atteignait pas même la vérité. Un chapelier appelé *Gaudoin* passe pour avoir été le modèle du principal personnage de cette comédie : il dépensa plus de cinquante mille écus avec des gentilshommes qui, ainsi que Dorante, profitaient de sa manie $XVI$ et le traitaient comme leur égal : une prétendue grande dame reçut ses hommages, comme Dorimène, et il lui acheta une superbe maison à Meudon. Sa famille, ne pouvant arrêter ces désordres, obtint enfin qu’il fût enfermé à Charenton avec les fous.

L’habit de cérémonie des marchands était une petite robe noire, qui descendait à peine au genou : ils le portaient à l’église, à leurs assemblées, et lorsqu’ils avaient quelque chose à demander aux ministres.

Les bourgeois vivant de leur revenu avaient à peu près les mêmes mœurs que les marchands. Ils étaient. très retirés, ne recevaient pas de société et ne jouaient point. Ils attachaient une grande importance à être des confréries de leur paroisse ; ils y figuraient exactement ; et leurs vœux étaient comblés s’ils pouvaient parvenir à une place de marguillier. Ces hommes, n’ayant la plupart reçu aucune instruction, étaient d’une grande simplicité : les fripons les moins adroits les dupaient souvent. C’est chez eux que Molière a pris ses pères crédules ; et ceux qui $XVII$ veulent aujourd’hui les juger d’après les progrès de la société, tombent dans une grande erreur. Molière ne les a nullement chargés ; il étaient tels qu’il les a peints ; seulement il les fait toujours tromper avec esprit : les poètes comiques blâmables sont ceux qui, dans le siècle suivant, ont encore introduit des *Géronte,* quoiqu’il m’y en eût presque plus.

L’ameublement des bourgeois riches était plus modeste que celui qu’on remarque aujourd’hui dans les maisons les moins aisées. Il n’y avait pas d’appartement séparé ; une seule chambre contenait toute la famille, quelque nombreuse qu’elle fût. Les grands fauteuils du père et de la mère étaient fixés dans une place, et ne pouvaient être dérangés ; des chaises et des bancs de bois servaient aux enfants et aux étrangers. Le costume des bourgeois, lorsqu’ils affectaient quelque gravité, était le justaucorps noir avec un manteau de la même couleur. Une grande calotte couvrait leur tête, et ne les empêchait pas de porter un chapeau.

Les avocats, les procureurs et les notaires différaient $XVIII$ peu des bourgeois aisés : seulement l’habitude du palais et des affaires les rendait moins faciles à tromper. Les avocats, jusqu’à l’époque de Patru, faisaient des plaidoyers fort ridicules : ils étalaient une érudition indigeste, citaient à tort et à travers la Bible, les Pères de l’Église et le Droit romain : Le Maître lui-même ne fut pas exempt de ce défaut, que Gaulthier, dont Boileau parle dans ses satires, porta jusqu’à l’excès. Le seul Martinet se distingua, dans un procès célèbre (celui de Tancrède, prétendu fils de la duchesse de Rohan), par une éloquence simple et une excellente dialectique. Il est probable que Molière n’aurait pas plus épargné les mauvais avocats que les médecins, s’il n’eût été prévenu par Racine, qui enleva toute la fleur de ce sujet dans sa comédie des *Plaideurs*. Par la même raison, il n’a jamais mis en scène les procureurs ; et les notaires, si l’on excepte celui du *Malade imaginaire*, ne sont ordinairement, dans ses comédies, que des personnages accessoires.

Les médecins, par rapport aux mœurs et à $XIX$ manière de vivre, peuvent être placés dans la même classe que ceux dont on vient de parler. Mais leurs ridicules étaient plus propres au théâtre ; et Molière, dans plusieurs pièces, a épuisé ce sujet. Ils sortaient presque toujours en robe ; et s’ils avaient quelque réputation, une mule ou un mauvais cheval les portait dans les différents quartiers. À un extérieur grotesque ils joignaient un langage plus singulier, et s’exprimaient le plus souvent en mauvais latin. S’ils daignaient parler français à leurs malades, ils affectaient de se servir de termes scientifiques faisaient de grandes et inutiles discussions sur toutes les parties du corps, et avaient l’absurde prétention de vouloir rendre compte de toutes les espèces de maux et de remèdes. Des tournures scolastiques s’unissaient à ce jargon, et tout porte à croire que Molière n’a rien exagéré dans la consultation des deux médecins de *Pourceaugnac.* Ces docteurs prodiguaient les remèdes, et pour la moindre indisposition donnaient de longues ordonnances. : ils attachaient un certain amour-propre à employer un grand $XX$ nombre de drogues. Au moindre accès de fièvre, la saignée était prescrite. Il y avait alors un médecin fameux, appelé *Sanguin*, dont parle madame de Sévigné. Une de ses amies était malade ; ce médecin vint la voir avec un de ses confrères, et ils consultaient ensemble. « Il n’y a qu’à voir ces messieurs, dit madame de Sévigné, pour ne vouloir jamais les mettre en possession de son corps. J’ai pensé vingt fois à Molière depuis que j’ai vu tout ceci. »

Molière corrigea les médecins, ainsi que les précieuses et les femmes beaux esprits : ce ridicule était parfaitement du ressort de la comédie. Il leur fit abandonner le jargon scientifique et les fausses théories ; il les rendit plus modestes, et par conséquent plus véritablement savants. Quoique l’université de Paris fut un corps aussi respectable par son goût que par sa doctrine, cependant elle avait dans son sein quelques docteurs que la comédie pouvait attaquer. C’étaient ou des raisonneurs pointilleux, armés $XXI$ sans cesse du syllogisme, soutenant avec fureur des systèmes vagues ; ou des savants qui avaient la faiblesse de vouloir être aimables et galants. Leurs compliments aux dames, quoique puisés dans les Grecs et les Latins, étaient des modèles de ridicule. Molière joua les premiers dans le *Mariage forcé*, et les autres ne pouvaient être mieux désignés que dans la thèse de Thomas Diafoirus. Cette thèse paraît aujourd’hui une charge ; cependant il y avait des hommes au moins aussi ridicules. Balzac, dans une de ses lettres, fait mention d’un savant de ce genre.

« Il vient de mourir, dit-il, un vieux poète de l’université, connu par sa mauvaise mine et par ses mauvaises chausses, disciple de Jodelle, et proche parent d’Amadis Jamin, grand faiseur de madrigaux et de villanelles. Depuis trente ans, il n’était descendu qu’une fois du mont Saint-Hilaire pour passer les ponts. Il chômait la fête de saint Jean-Porte-Latine plus religieusement que celle de Pâques. En français il ne disait que *Jupin ;* il n’appelait jamais le ciel que la *calotte du ciel ;* il rimait toujours $XXII$ *trope* avec *Calliope ;* il n’eût jamais voulu changer *cil* pour *celui*, quand même la mesure du vers le lui eût permis ; il tenait bon pour *pièça*, pour *moult* et pour *ainçois* contre les autres adverbes, à ce qu’il disait, plus jeunes et plus efféminés. La nouvelle fut apportée de sa mort au lieu où j’étais par un pédant son admirateur, avec cette redite perpétuelle : *le grand dommage que c’est !* et pensa me faire rire à l’heure même de très bon cœur. »

Le maître de philosophie du Bourgeois gentilhomme avait plus d’un modèle ; et ce ridicule n’a pas été tellement anéanti par Molière, qu’il n’ait reparu quelquefois, et même de nos jours. Le désir de simplifier l’étude de la grammaire est estimable sans doute ; mais il a souvent entraîné les novateurs dans des systèmes très singuliers. Les mémoires du temps donnent lieu de croire que Molière a eu en vue dans ce rôle un pédant fameux nommé *Riche*-*Source.* Cet homme avait ouvert un cours d’éloquence et de philosophie dans une chambre qu’il occupait à la place Dauphine : il se faisait modestement $XXIII$ appeler *modérateur de l’académie des philosophes orateurs*. Rien ne pourrait exprimer jusqu’à quel point son cours était bizarre : cependant il était fort suivi ; chose extraordinaire ! Fléchier fut un de ses élèves ; et, pour lui témoigner sa reconnaissance, il composa à sa louange un madrigal que Riche-Source fit imprimer en tête de ses ouvrages. Quelques personnes, et même ceux qui les premiers écrivirent la vie de Molière, ont cru que Rohaut, savant estimable, avait été le modèle du maître de philosophie, et se sont fondés sur ce que la définition de la physique, dans *le Bourgeois gentilhomme* est absolument la même que celle que Rohaut donne dans la table de la troisième partie de sa physique : mais ils n’ont pas considéré que ce savant était ami de Molière, et qu’il ne publia sa physique qu’un an après la représentation du *Bourgeois gentilhomme*. Il est plus probable que Molière, ayant besoin d’une définition de la physique, la demanda à son ami, sans avoir l’intention de le tourner en ridicule.

$XXIV$ La haute magistrature était la classe qui faisait le plus d’honneur à la robe : aussi Molière ne l’attaqua-t-il jamais. Le sénateur du *Sicilien* n’est qu’un officier de police, et n’a aucun rapport avec nos anciens magistrats supérieurs. Les présidents et les conseillers, quoiqu’ils eussent pris une grande part aux troubles de la Fronde ? avaient conservé l’austérité des anciennes mœurs. Ils partageaient leur temps entre l’étude des lois et celle de la littérature ancienne. Avant le jour, on les voyait se rendre au palais ; et le reste de la journée était consacré à des audiences particulières ou à des travaux sérieux. *Ils allaient à pied,* dit La Bruyère, *à la chambre ou aux enquêtes, d’aussi bonne grâce qu’Auguste autrefois allait de son pied au Capitole*. Bons pères, bons époux, mais fort sévères, leurs maisons étaient tristes et silencieuses ; jamais les plaisirs bruyants n’y pénétraient : c’était là l’école des Molé et des d’Aguesseau. Ils n’a voient pas la vanité de prendre des gouverneurs pour leurs enfants : ces magistrats pensaient que l’éducation publique est préférable ; et, comme les hommes $XXV$ les moins riches,ils envoyaient leurs fils au collège, afin de leur inspirer de l’émulation, et de les habituer à vivre dans la société. Molière a tourné en ridicule ceux qui avaient une conduite contraire, en offrant des précepteurs pédants dans *Le Dépit amoureux* et dans *La Comtesse* *d’Escarbagnas*. Les femmes des magistrats aimaient la retraite, et n’allaient jamais dans le grand monde : elles auraient rougi de se faire servir par d’autres personnes que par celles de leur sexe. L’ameublement était de la plus grande simplicité, mais les magistrats avaient des bibliothèques précieuses. « On ne les voyait pas, dit encore La Bruyère, s’éclairer avec des bougies et se chauffer à un petit feu ; la cire était pour l’autel et pour le Louvre : l’étain brillait su les tables comme le fer et le cuivre dans les foyers : l’argent et l’or étaient dans les coffres. »

Les magistrats, vivant ainsi, sortant toujours en robe, même lorsqu’ils, ail oient à la cour, avaient peut-être un extérieur trop grave : mais n’est-il pas à regretter qu’ils aient donné depuis dans l’excès opposé ? et ne dut-on pas remarquer $XXVI$ une grande dégradation dans les mœurs, lorsque les successeurs de Molière purent mettre sur la scène des présidents et des conseillers, et les représenter avec raison comme des hommes à bonne fortune et des fats ridicules ?

Voilà tout ce qu’il a été possible de recueillir d’intéressant sur les mœurs de la bourgeoisie pendant le dix-septième siècle : à cette époque, tout homme de robe, quelle que fût sa naissance, était réputé bourgeois. Passons à une classe qui n’appartenait ni à la bourgeoisie ni à la noblesse.

Les comédiens, avant le règne de Louis xiii, étaient très peu considérés, et on ne les regardait que comme des baladins. Ils commencèrent à obtenir quelque estime lorsqu’ils jouèrent les bonnes pièces de Rotrou et les chefs-d’œuvre de Corneille. On peut juger de la dégradation où ils étaient par l’état de la troupe de Molière lorsqu’elle arriva à Paris. Mais le génie de cet homme extraordinaire le fit bientôt distinguer par Louis xiv. Il fut admis au service et aux conversations du roi ; et cet accueil qu’il $XXVII$ méritait lui concilia tous les courtisans. Cependant cette faveur ne s’étendit pas sur ses camarades : on ne vit pas, comme dans le siècle suivant, des duchesses et des femmes de magistrats contracter des liaisons intimes avec des actrices célèbres, et prendre parti pour elles. Madame de Sévigné, parlant dans ses lettres de mademoiselle de Champmêlé, si fameuse de son temps, la traite avec une légèreté dont on n’aurait osé se servir de nos jours à l’égard de mademoiselle Clairon. Les comédiens n’étaient pas admis dans la haute société ; ou, s’ils osaient y paraître, ils s’attiraient des humiliations. Baron, élève de Molière, et l’homme le plus séduisant de son siècle, eut des bonnes fortunes assez extraordinaires ; mais ce travers se borna à un petit nombre de femmes dignes d’être célébrées par Bussy.

Lorsque le goût du théâtre se répandit davantage, les comédiens furent mieux traités : on leur accorda même des privilèges importants ; mais le préjugé qui existait ne s’effaça point. La Bruyère définit parfaitement l’idée qu’on en $XXVIII$ avait. Il est à remarquer qu’il s’exprimait ainsi après la mort de Molière : « La condition des comédiens, dit-il, était infâme chez les Romains, et honorable chez les Grecs : qu’est-elle chez nous ? on pense d’eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs. »

On pourrait s’étonner que les financiers n’aient pas été joués par Molière ; car il ne faut pas compter le rôle d’Harpin de *la Comtesse d’Escarbagnas*, rôle qui n’est qu’esquissé. C’est que les financiers n’avaient pas encore les ridicules dont Le Sage se moqua si bien au commencement du siècle suivant. Ils faisaient à la vérité de grandes fortunes, mais ils n’osaient en jouir ouvertement. Ils ne se distinguaient des bourgeois ni par le luxe ni par la dépense : leur unique ambition était de placer leurs fils dans la robe ; et, malgré leurs richesses, ils n’y parvenaient pas toujours. Si quelques-uns avaient la folie de faire une grande alliance, ils retombaient dans le ridicule de George Dandin ; si d’autres voulaient imiter les grands seigneurs, $XXIX$ ils se distinguaient peu du *Bourgeois gentilhomme*. Ce ne fut qu’au commencement du dix-huitième siècle que les financiers s’avisèrent, comme Turcaret, d’étaler un luxe grossier et ruineux : quelques années après, ils devinrent polis, et furent admis dans la meilleure société : les seigneurs ne méprisèrent plus leur alliance ; et la finance marcha presque de pair avec, la robe et l’épée.

C’était à la cour, et dans le petit nombre de gens de lettres qui firent renaître le bon goût, que se trouvait le véritable esprit de société. Les hommes cherchaient à mettre du naturel et de la grâce dans leurs discours : il se mêlait à leurs plaisanteries un certain ton de noblesse et de dignité qui les rendait plus agréables. L’hôtel de Rambouillet passait chez eux pour la vieille cour : ils en évitaient les manières. Le modèle du courtisan aimable se trouve dans le rôle de Clitandre des *Femmes savantes*. Quelle délicatesse dans sa conduite et dans ses amours ! quelle finesse dans ses reparties ! quel contraste heureux avec les personnages de Trissotin, Vadius, $XXX$ Philaminte, Bélise et Armande ! La cour offrait aussi des femmes charmantes qui, par l’ascendant qu’elles obtinrent, fixèrent irrévocablement le ton de la société. On abandonna les fades galanteries et les recherches du bel esprit pour se livrer à la liberté décente et aux agréments naturels qui distinguent la bonne compagnie.

Mais si la cour offrait des personnes si complètement aimables, elle présentait aussi des originaux qui n’échappèrent pas à la censure de Molière. Dans *Le Misanthrope,* il peignit deux marquis dont les portraits nous semblent aujourd’hui exagérés, quoique alors ils fussent très vrais. Les marquis n’a voient presque aucun rapport avec les jeunes gens que de nos jours on accuse de fatuité. Ils s’enivraient souvent, et ne craignaient pas de paraître devant les femmes dans cet état : alors elles excusaient leurs impertinences. Leurs visages étaient toujours barbouillés de tabac, et ce défaut de propreté ne révoltait pas ; au contraire, il donnait un air d’audace et de liberté qui plaisait à certaines $XXXI$ femmes. D’énormes perruques cachaient la moitié de la figure de ces jeunes étourdis ; et plus elles étaient grandes, plus elles paraissaient élégantes. Ils portaient toujours un peigne, dont ils se servaient pour rajuster leur coiffure toutes les fois qu’ils trouvaient une glace. Ce peigne était encore employé à un usagé fort singulier : au lieu de frapper doucement à la portée de la chambre d’une femme, ils grattaient avec leur peigne ; et ce signal annonçait la plus grande familiarité. Les marquis avaient aussi l’habitude de laisser croître l’ongle du petit doigt de la main droite ; ils en rendaient la pointe très aiguë, et s’en servaient pour nettoyer leurs dents et leurs oreilles.

Les femmes qui avaient des liaisons avec les marquis n’étaient pas moins singulières dans leurs manières et dans leur parure. Elles donnaient à leurs bijoux et à leurs chiffons les noms les plus bizarres. Boursault, dans une comédie intitulée *Les Mots à la mode*, suppose un mari parcourant un mémoire de dépense de sa femme : quel est son étonnement lorsqu’il voit $XXXII$ une somme employée à *une culbute avec un mousquetaire !* Il se croit trahi, et ne se rassure que lorsque sa femme lui a expliqué qu’une *culbute* et un *mousquetaire* sont des noms donnés à des ajustements. Plusieurs autres noms inventés par des marchandes de modes et des bijoutiers avaient la même singularité.

Les marquis furent mis pour la première fois sur la scène par Quinault, dans *La Bière coquette ;* mais on lui reprocha d’avoir outré les ridicules. Molière les peignit tels qu’ils étaient.

Quelques hommes de la cour, beaucoup plus estimables que les marquis, avaient cependant un travers qui n’échappa point à Molière. Ils montraient un empressement extrême à combler des témoignages de la plus tendre amitié les personnes qu’ils connaissaient à peine : rien n’égalait l’ardeur de leurs démonstrations. La Bruyère, en parlant de ce ridicule, s’exprime ainsi : *Théognis embrasse un homme qu’il trouve sous sa main ; il lui presse la tête contre sa poitrine* ; *il demande ensuite quel est celui qu’il a embrassé ;* et Molière, mettant cette critique $XXXIII$ dans la bouche du Misanthrope, la rend avec plus d’énergie et de comique :

Je vous vois accabler un homme de caresses,

Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;

De protestations, d’offres et de serments,

Vous chargez la fureur de vos embrassements ;

Et quand je tous demande après quel est cet homme,

À peine pouvez-vous dire comme il se nomme.

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,

Et vous me le traitez, à moi, d’indifférent !

Morbleu !

Tous les grands seigneurs de la cour de Louis xiv ne partageaient pas le goût qu’on avait généralement pour les lettres. Quelques-uns même portaient l’ignorance fort loin : peut-être en faisaient-ils gloire. Qui croirait que la plaisanterie de Molière sur le Bourgeois gentilhomme, qui *faisait de la prose sans le savoir,* lui avait été fournie par un prince aussi peu instruit que M. Jourdain ? L’anecdote est cependant très vraie : on la trouve dans les *Lettres de madame de* *Sévigné.* « Comment donc, ma fille, écrit-elle à madame de Grignan, j’ai fait $XXXIV$ un roman sans y penser ? J’en suis aussi étonnée que M. le comte de Soissons, quand on lui découvrit *qu’il faisait de la prose*. »

L’esprit chevaleresque régnait encore parmi les grands seigneurs : une preuve frappante en fut donnée par le duc de la Feuillade, qui conduisit dans l’île de Candie, à ses dépens, une douzaine de gentilshommes pour combattre les Turcs. Ce dévouement n’avait rien de ridicule : cependant Molière en fit une application maligne, et qui fut sentie par tout le monde, dans *George Dandin*, où il suppose que Bertrand de Sotenville eut le crédit de vendre tout son bien pour aller à la Terre-Sainte. C’était pousser trop loin les droits de la comédie, qui peuvent s’exercer sur les travers de la vie civile, mais qui ne sauraient atteindre un acte de générosité et de courage approuvé par le souverain.

Molière remplit beaucoup mieux les devoirs de poète dramatique et de moraliste lorsqu’il s’éleva contre la fureur des duels. Ce fut en 1665, dans *Les Fâcheux*, où il représente Éraste, gentilhomme très courageux, refusant un cartel $XXXV$ avec noblesse. Jamais on n’avait attaqué ce travers au théâtre ; au contraire, on l’avait toujours considéré comme une espèce d’héroïsme ; et le grand succès du *Cid* avait encore servi à perpétuer ce préjugé. Pendant la minorité de Louis xiv, on se provoquait en public, et l’on combattait, même dans les lieux les plus fréquentés, avec des seconds. Le duel le plus fameux de cette époque eut lieu sur la Place-Royale, et fut causé par une dispute frivole entre les deux plus célèbres beautés de la cour, madame de Longueville et madame de Montbazon. On prétend que la première regarda le combat au travers d’une jalousie.

Il y a dans la vertu même un excès contraire aux usages du monde qui porte les hommes les plus estimables à s’élever avec impétuosité contre les mœurs de leur siècle, et à ne point tolérer les politesses reçues, si elles s’éloignent de la vérité. Cet excès devait être rare à la cour de Louis xiv : cependant il existait, et Molière fa joué dans *Le Misanthrope*, chef-d’œuvre où, pour la première fois, le comique noble honora $XXXVI$ la France. On apprit à rire d’Alceste, même en le respectant et en le plaignant. Les ennemis de Molière voulurent persuader à M. de Montausier que le poète avait cherché à le peindre ; mais ce seigneur leur ferma la bouche en répondant avec dignité qu’il aurait désiré de ressembler au Misanthrope.

Il est très douteux, en effet, que M. de Montausier ait eu des rapports aussi directs avec Alceste. Il s’exprimait noblement, se conduisait avec décence, remplissait exactement les devoirs de son état ; mais le désir de rester en faveur le portait à s’oublier quelquefois. On pourra juger de son caractère par une anecdote curieuse et peu connue, qui se trouve dans les *Mémoires de madame de Motteville.* La reine-mère, Anne d’Autriche, ne voulait pas que les dames de sa suite vissent madame de La Vallière, maîtresse de son fils ; une d’elles avait manqué à cet ordre, et madame de Motteville en parlait au duc de Montausier, dans l’espoir qu’il partagerait l’indignation de la reine : *Ah ! vraiment*, répondit ce dernier, *la reine-mère* $XXXVII$ *est bien plaisante d’avoir trouvé mauvais que madame de Brancas ait eu de la complaisance pour le roi, en tenant compagnie à madame de La Vallière*. *Si elle était habile et sage, elle devrait être bien aise que le roi fut amoureux de mademoiselle de Brancas ; car étant fille d’un homme qui est à elle et son, premier domestique, sa femme et sa fille lui rendraient de bons offices auprès du roi.* « Je répondis à M de Montausier, poursuit madame de Motteville, qu’il me semblait avoir remarqué dans l’histoire que Catherine de Médicis était déshonorée pour avoir eu de pareilles complaisances pour les rois ses enfants, et que je serais fâchée, pour l’intérêt que je prenais à la gloire d’Anne d’Autriche, qu’elle fut capable d’en faire autant. » Qui ne croirait, d’après ce récit simple, et dont on ne peut contester l’authenticité, que c’est madame de Motteville qui joue le rôle du Misanthrope, tandis que M. de Montausier ne fait valoir que les qualités d’un courtisan habile ?

Molière ne dédaignait pas quelquefois de faire $XXXVIII$ des allusions aux événements qui se passaient à la cour. Dans *Les Amants magnifiques*, une princesse aime un simple gentilhomme. ; et son amour paraît calqué sur celui que *Mademoiselle* éprouva pour Lauzun, liaison qui la rendit si malheureuse. On sait que la princesse voulut épouser son amant, et se donner la gloire de faire d’un des plus pauvres gentilshommes de France un des plus riches princes de l’Europe. Louis XIV approuva et défendit cette union en 1669 ; et *Les Amants magnifiques* furent joués l’année suivante. Les dates sont curieuses : la comédie de Molière parut en septembre 1670, et Lauzun fut enfermé à Pignerol au mois de novembre suivant. Ces sortes de pièces, puisées dans les anecdotes de la cour, n’étaient que des délassements dont Molière se permettait rarement l’usage : il revenait à son génie, qui le portait à tracer en grand les caractères et les mœurs.

Il peignit les femmes de son temps avec autant de succès que les hommes. Cependant, à l’exception de quelques caractères marquants, $XXXIX$ tels que ceux des Précieuses ridicules, des Femmes savantes, de madame Jourdain, de madame Pernelle, de Bélise, et des suivantes, toutes représentées avec des couleurs différentes et admirables, il ne choisit en général pour ses héroïnes que de jeunes personnes pleines d’esprit, et réussissant très bien à tromper leurs surveillants. Ses scènes d’amour et de dépit sont charmantes : aucun poète comique n’a pénétré si profondément dans le cœur humain ; et l’on reconnaît un homme qui fut souvent victime des caprices de cette passion.

Ce fut à la cour qu’il trouva deux caractères de femme qui donnent l’idée la plus juste des mœurs du temps. La coquette et la prude du *Misanthrope* forment un contraste des plus savants et des plus naturels ; elles montrent dans toute leur vérité les deux excès opposés où tombaient alors la plupart des femmes ; et la douce Éliante gardant un juste milieu entre ces excès offre la seule femme aimable et digne d’être aimée.

La coquetterie est de tous les temps ; ses $XL$ formes changent peu ; cependant on trouve dans le rôle de Célimène des traits qui la distinguent des coquettes du siècle suivant. Elle est pleine d’esprit et de finesse, ne s’écarte jamais, dans ses discours, de la plus rigoureuse décence ; et ses médisances, en ne portant que sur des défauts réels, la rendent aimable et piquante lorsqu’elle se livre le plus à sa malignité.

Quant à la prude Arsinoé, elle diffère peut-être encore plus de celles qui ont eu depuis le même défaut. Son caractère peut fournir quelques observations sur les mœurs du dix-septième siècle. À cette époque, il y avait un grand nombre de femmes véritablement pieuses, qui, sans affectation, remplissaient avec exactitude tous leurs devoirs. Les prudes, qui étaient loin de leur ressembler, se trouvaient plutôt dans la classe supérieure de la société que dans la bourgeoisie. Il fallait avoir un certain rang, une certaine fortune, pour se donner ainsi en spectacle. C’est ce que Molière a parfaitement observé en peignant Arsinoé.

$XLI$ Les prudes se partageaient en deux classes, qui avaient les mêmes principes, les mêmes manières et les mêmes mœurs. Quelques jeunes personnes en entrant dans le monde, sans avoir les vrais principes de la religion, soit qu’elles ne se reconnussent pas assez de beauté, soit que leur cœur ne fût pas enclin aux plaisirs, affectaient un rigorisme outré, et ne négligeaient aucun moyen de se concilier l’estimé et la vénération. Les jouissances de l’orgueil dédommageaient de la privation de toutes les autres. Souvent, après avoir passé leur jeunesse dans cette contrainte, elles revenaient aux plaisirs du monde à un âge où ils ne donnent plus que du ridicule. D’autres femmes, dont la conduite n’avait pas été irréprochable, voyant diminuer les soins et les hommages, sentant un vide qui ne pouvait être rempli par une véritable piété, se jetaient dans la dévotion, feignaient de chercher la perfection, et se montraient d’une sévérité extrême à l’égard de celles dont elles avaient autrefois partagé les erreurs. « Elles se perdaient gaiement par la galanterie, $XLII$ par la bonne chère et par l’oisiveté, dit La Bruyère, et elles se perdent tristement par la présomption et par l’envie. »

Ces femmes non seulement avaient un *confesseur* qu’elles consultaient souvent, mais il leur fallait un *directeur,* qui était toujours avec elles, et devenait l’oracle de leur maison. Rien ne se décidait sans lui : il plaçait et déplaçait les domestiques, disposait du sort des enfants, administrent même les biens ; enfin son autorité était plus considérable que celle du mari. On cachait au confesseur plusieurs choses dont le directeur était le seul confident. Il est facile de concevoir combien ce raffinement de dévotion, cette orgueilleuse prétention d’être parfaite, devaient entraîner d’inconvénients. Si le directeur avait quelque fragilité, à quels dangers n’était-il pas exposé avec des femmes qui lui prodiguaient de petits soins et les attentions les plus délicates ! La Bruyère, dans son admirable ouvrage, revient souvent sur cet usage singulier ; il s’étend sur les abus qu’il produisait : mais ce développement n’est pas de mon sujet.

$XLIII$ L’hypocrisie de quelques hommes était encore plus dangereuse : il était rare que ce vice servît aux femmes pour s’introduire dans les familles, et y porter le désordre et la ruine ; au lieu qu’on avait vu des scélérats employer le masque de la religion pour tromper et perdre leurs bienfaiteurs. Molière a peint ce dernier tableau dans le *Tartufe*. Il est nécessaire d’entrer dans quelques détails sur les hypocrites du dix-septième siècle, qui avaient peu de rapports avec ceux de nos jours.

Il n’y a guère d’époques où la religion ait été plus florissante que sous le règne de Louis xiv. À peu d’exceptions près, le clergé était exemplaire ; les hommes les plus distingués de la cour avaient une véritable piété ; la magistrature était aussi zélée pour la religion que pour les libertés de l’église de France ; et, dans les classes inférieures, la négligence des devoirs religieux eût été un scandale. Cette piété, en quelque sorte générale, devait nécessairement faire naître l’idée à certains fourbes d’affecter les dehors de la dévotion pour faire des dupes.

$XLIV$ C’était l’abus d’un grand bien ; et, s’il est vrai, comme l’a dit un moraliste, *que l’hypocrisie soit un hommage que le vice rend à la vertu*, on doit déplorer les époques où ce vice devient inutile.

Molière nous a laissé un tableau aussi vrai que frappant des maux que peut causer un hypocrite dans une famille qui l’a recueilli. La Bruyère, presque aussi grand peintre, a tracé aussi le portrait d’un faux dévot ; et, ce qui paraîtra singulier, il attaque indirectement quelques combinaisons de l’auteur du *Tartufe.* Le moraliste donne plus de finesse à son hypocrite : il réussira mieux à tromper les hommes exercés. Mais La Bruyère n’a pas observé que ce qui convient dans un livre de morale peut ne pas convenir au théâtre, où il faut que les personnages soient placés conformément à la perspective ; où, les spectateurs étant nombreux et souvent inattentifs, il est nécessaire de ne leur laisser presque rien à deviner, et de mettre les combinaisons des caractères à la portée de tous les esprits. Voici les principales objections de La Bruyère.

$XLV$ « Onuphre, dit-il, n’a pour tout lit qu’une housse de serge grise ; mais il couche sur le coton et sur le devet : de même il est habillé simplement, mais commodément ! je veux dire d’une étoffe fort légère en été, et d’une autre fort moelleuse pendant l’hiver : il porte des chemises très déliées, qu’il a un très grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire*, et *ma discipline ;* au contraire, il passerait pour ce qu’il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu’il n’est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu’il fait en sorte que l’on croie, sans qu’il le dise, qu’il porte une haire et qu’il se donne la discipline. »

Comment Molière aurait-il pu exprimer au théâtre tous ces détails, qui d’ailleurs sont pleins de justesse et de vérité ? La Bruyère convient qu’Onuphre cherche à faire penser qu’il se donne la discipline ; il semble donc qu’il ne devrait pas blâmer Molière d’avoir fait mention de cet instrument de pénitence dans le rôle de Tartufe, puisque c’était l’unique moyen de transmettre cette idée au spectateur.

$XLVI$ La Bruyère critique la passion de Tartufe pour Elmire : « Si Onuphre, dit-il, se trouve bien d’un homme opulent à qui il a su imposer, dont il est le parasite, et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme : il ne lui fait du moins ni avance, ni déclaration ; il s’enfuira, il lui laissera son manteau, s’il n’est aussi sûr d’elle que de lui-même : il est encore plus éloigné d’employer pour la flatter et pour la séduire le jargon de la dévotion. Ce n’est point par habitude qu’il le parle, mais avec dessein, et selon qu’il lui est utile, et jamais quand il ne servirait qu’à le rendre ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle de son ami : il ne les abandonne pas pour longtemps, quand ce ne serait que pour faire dire de soi dans le public qu’il fait des retraites. Qui, en effet, pourrait en douter, quand on le voit paraître avec un visage exténué ; et d’un homme qui ne se ménage point ? »

L’intention de Molière n’a pas été de peindre, $XLIVII$ dans le *Tartufe,* un homme impassible : il fallait bien lui donner quelque faiblesse, ne fût-ce que pour faire rire à ses dépens. En réfléchissant sur son projet relativement à Elmire, on ne peut dire que ce soit tout-à-fait une folie. Contracter une liaison avec une femme dont la vertu n’est pas suspecte, qui a un mari dont on a fasciné les yeux, n’est-ce pas un moyen excellent, comme dit Tartufe, *d’avoir du plaisir sans peur ?* Quelques directeurs, peints par La Bruyère dans le chapitre des *Femmes,* n’étaient-ils pas des hommes de cette espèce ? Se seraient-ils laissé enlever leur manteau ? D’ailleurs Molière, dans une comédie, pouvait-il introduire les *femmes sociables et dociles* dont parle le moraliste ?

« Onuphre, poursuit La Bruyère, n’est pas dévot, mais il veut être cru tel, et, par une parfaite quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts : aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe ; il ne s’insinue jamais dans une famille où se trouvent à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir : $XLVIII$ il y a là des droits trop forts et trop inviolables ; on ne les traverse pas sans faire de l’éclat, et il l’appréhende, sans qu’une pareille entreprise vienne aux oreilles du prince, à qui il dérobe sa marche ; par la crainte qu’il a d’être découvert et de paraître ce qu’il est. Il en veut à la ligne collatérale, on l’attaque plus impunément : il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l’ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l’héritier légitime de tout vieillard riche qui meurt sans enfants, etc. »

Pour former l’intrigue d’une pièce de théâtre, il était absolument nécessaire que Molière donnât à son hypocrite des desseins sur la fortune des enfants d’Orgon. Des collatéraux auraient-ils inspiré autant d’intérêt que Marianne et Valère. D’ailleurs les moyens qu’emploie Onuphre demande des années, et l’on sait quelle doit être la durée d’une comédie.

Si l’on en croit les Mémoires de l’abbé de Choisy, un certain abbé de La Roquette, attaché $XLIX$ au prince de Conti, fut le modèle de Tartufe. C’était un lâche flatteur qui s’était emparé de l’esprit du prince, et qui abusait de sa facilité. Choisi ajoute que Guilleragues, secrétaire du cabinet, auquel Boileau adressa sa cinquième satire, donna à Molière des mémoires sur l’abbé de La Roquette, et que ce furent les premiers matériaux de la comédie du *faux Dévot.*

Quelque soin que Molière eût pris de caractériser son hypocrite, plusieurs personnes respectables trouvèrent l’ouvrage dangereux, et pensèrent surtout qu’il n’était point convenable de jeter du ridicule sur les pratiques de la religion. La véritable piété a extérieurement plusieurs rapports avec la fausse ; et les esprits mal faits, en voyant *Le Tartufe*, peuvent trop facilement les confondre. C’est ce qui porta le P. Bourdaloue à faire un sermon où se trouve une tirade contre cette pièce ; mais ce grand orateur eut la franchise d’avouer que le caractère dont il condamnait la mise en scène pouvait n’être pas imaginaire. Il le prouva dans la $L$ suite de son discours, en faisant un tableau de l’hypocrite qui a plus d’un rapport avec le Tartufe.

Cette époque offrit un petit nombre de ces hommes auxquels on donne le nom d*’esprits forts*. Le désir de vivre indépendant, de se livrer sans contrainte, à ses passions, portait seul à l’incrédulité : il n’y avait en général ni calcul, ni spéculation dans cette erreur. Les Desbarreaux, les Bussy-Rabutin, passaient pour les plus marquants des esprits forts. On voit, par les mémoires du temps, qu’ils n’étaient pas fermes dans leur opinion ; que des inquiétudes les poursuivaient toujours, et que s’ils commettaient des profanations, ce qui leur arrivait souvent, c’était pour s’assurer en quelque sorte que le ciel y était indifférent. Leurs tentatives consistaient principalement à se livrer à la débauche les jours de jeûne : si la foudre ne les frappait pas, ils se croyaient en sûreté pour l’avenir. Une maladie, un malheur imprévu, suffisaient pour les rendre croyants. On voit que ces docteurs n’étaient pas très dangereux : $LI$ leur conduite jetait trop de défaveur sur leurs principes : c’étaient de véritables fanfarons d’impiété. Ils sont peints dans le rôle de don Juan du *Festin de Pierre*.

Molière, comme on vient de le voir, en s’élevant contre plusieurs vices, a couvert de ridicule un grand nombre de travers ; mais il n’en est pas qu’il ait détruits aussi complètement que ceux qu’on reprochait à la société de l’*hôtel de Rambouillet.* La délicatesse affectée, la recherche puérile d’expressions, les graves dissertations sur des riensdes, sentiments romanesques qui faisaient le fort des conversations de cette société fameuse, enfin les manières et le jargon des précieuses ont entièrement disparu. Qu’on se figure que les gens les plus éclairés de la cour se faisaient honneur d’être de cette société ; qu’à Paris et dans les provinces on ne croyait avoir le bon ton que si l’on parvenait à l’imiter ; que le célèbre Montausier avait épousé mademoiselle de Rambouillet ; que Bossuet et Fléchier avaient fait leurs premiers essais dans cette maison ; et l’on $LII$ comprendra quel ascendant Molière avait su prendre sur son siècle, puisqu’il parvint à frapper de ridicule ce qu’on adorait depuis tant d’années.

La comédie ne corrige point les vices des hommes ; elle enseigne seulement à les cacher. Lors même qu’elle attaque quelques travers, si elle parvient à les détruire, c’est pour leur en substituer d’autres. Il n’en fut pas ainsi de l’espèce de défaut qui caractérisait l’hôtel de Rambouillet : les femmes qui donnaient le ton dans cette maison sentirent bientôt qu’il fallait le changer ; chez les plus jeunes, la coquetterie eut plus de part à cette conduite que la conviction. Elles quittèrent facilement la pruderie et l’apprêt pour prendre des grâces naturelles. Peut-être ce changement fit-il perdre à la société l’extrême décence qu’elle avait eue jusqu’alors ; peut-être le respect pour les femmes, si nécessaire aux bonnes mœurs, fut-il trop diminué ; car, il ne faut pas se le dissimuler, l’hôtel de Rambouillet n’était pas en tout aussi ridicule qu’on se le figure aujourd’hui.

$LIII$ Cette société, qui avait commencé sous le ministère du cardinal de Richelieu, fut le modèle de toutes celles qui se formèrent dans les premières années du règne de Louis xiv. Le même ton régnait partout. Molière, en entrant dans la carrière, chercha à le changer ; et la révolution fut faite en très peu d’années.

Catherine de Vivone épousa le marquis de Rambouillet au commencement du règne de Louis xiii. Une grande fortune, Un caractère aimable, le goût des lettres, attirèrent chez elle une nombreuse société. Les esprits, respirant à peine des fureurs de la Ligue, aimaient à goûter des plaisirs tranquilles : on se réunissait tous les jours chez madame de Rambouillet ; on s’entretenait de science et de poésie, on faisait tous ses efforts pour être aimable ; et la galanterie, réprimée par la vertu à toute épreuve de la marquise, se déguisait sous un raffinement de sentiment et de pensée qui semblait n’avoir pour objet que les rapports secrets de l’âme. Cette maison fut beaucoup plus brillante lorsque la célèbre Julie d’Angennes, fille de madame $LIV$ de Rambouillet, commença à paraître dans le monde.

Chérie de la princesse mère du grand Condé, et de la duchesse d’Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, elle eut dès sa première jeunesse beaucoup de crédit. Ayant pour les lettres autant de goût que sa mère, y joignant peut-être plus d’esprit, elle fut longtemps l’oracle et la bienfaitrice des poètes et des gavants. Jamais beauté ne fut plus célébrée que la sienne. Les mémoires du temps disent qu’elle n’en manquait pas : ils parlent de sa physionomie douce et majestueuse, de sa démarche noble, et de la perfection de sa taillé. Longtemps insensible à tous les hommages, elle avait surtout fixé les regards du marquis de Montausier ; mais, fidèle aux sentiments développés dans les romans, elle le laissa soupirer pendant quatorze ans ; et son mariage ne fut conclu que lorsqu’elle n’était déjà plus jeune.

On représente Julie d’Angennes comme ayant eu un goût démesuré pour les plaisirs de l’esprit. Elle ne trou voit de bonheur qu’au milieu $LV$ de la cour nombreuse qu’elle s’était formée, et dont elle était l’idole. Attentive à flatter les prétentions de tout le monde, en répandant également ses louanges, elle traitait ses amis et ses amies d’une manière si aimable, qu’il était impossible de ne pas désirer de lui plaire ; enfin, à la confiance près, qui n’existe que dans un cercle resserré, on trouvait chez elle tous les agréments que peut offrir la bonne compagnie. Les hommages qu’on rendait à sa beauté lui plaisaient, mais ne flattaient que sa vanité. Tout homme qui aurait voulu s’éloigner des formules du roman eût encouru une disgrâce inévitable. Quelques esprits difficiles reprochaient à Julie de n’aimer véritablement personne, en faisant à tout le monde le même accueil ; mais ces reproches se perdaient dans l’admiration générale qu’elle inspirait.

Lorsque la marquise de Rambouillet commença à recevoir des gens de lettres, ces derniers voulurent la célébrer dans leurs vers ; mais le nom de *Catherine* qu’elle portait n’était nullement poétique. Malherbe, alors très vieux, $LVI$ prit la résolution d’en faire la dame de ses pensées : cet obstacle l’ayant arrêté, il confia ses embarras à Racan. Celui-ci, qui avait formé le même projet sur madame de Thermes, se trouvait dans la même perplexité, parce qu’elle s’appelait aussi *Catherine.* Ils cherchèrent des anagrammes qui approchassent des noms qu’on donne aux héroïnes de roman ; et ils n’en trouvèrent que trois : *Arthenice*, *Éracinthe* et *Carinthée* ; le premier ayant été jugé le plus harmonieux, on le donna à madame de Rambouillet, à laquelle il resta ; et, comme on le verra, plus de quarante ans après, Fléchier s’en servit pour la déguiser dans l’oraison funèbre de madame de Montausier, Molière attaqua ce travers dans *Les Précieuses*, où il donne à Cathos et à Madelon les noms pompeux d’Aminthe et de Polixène.

On peut dire que l’Académie française prit en quelque sorte naissance à l’hôtel de Rambouillet. Les premiers académiciens, entre autres Chapelain, Conrad, Vaugelas, Desmarets, y brillaient, Ménage, leur adversaire, y était aussi admis. Dès leurs premières séances, ils $LVII$ affectèrent un purisme rigoureux, et montrèrent l’intention de faire dans la langue une grande réforme, soit en bannissant les mots grossiers, soit en changeant l’acception de plusieurs termes. Ce projet, dont Molière se moqua plusieurs années après dans *Les Femmes savantes*, fut dès-lors tourné en ridicule par Ménage, qui composa le pamphlet intitulé *Requête des. Dictionnaires*. En général, toutes les difficultés de la langue étaient discutées dans le cercle d’Arthénice avant d’être soumises au jugement de l’Académie.

Les discours qui furent prononcés dans cette compagnie, la première année de son existence, n’étaient que le résultat des conversations de l’hôtel de Rambouillet. Chapelain, dans le mois d’août 1635, en fit un *contre l’amour.* Il cherchait à enlever à cette passion la divinité que les poètes lui ont donnée : cette sortie un peu vive contre les romans alors à la mode ne déplut point, parce qu’on douta qu’elle fût sérieuse. Desmarets, grand admirateur de mademoiselle de Scudéri, répondit à Chapelain $LVIII$ par un discours intitulé *de l’Amour des esprits* : il entreprit de faire voir que si l’amour dont son adversaire avait parlé doit être méprisé, l’amour des esprits est non seulement estimable, mais a quelque chose de divin. Boissat, autre académicien, gentilhomme du Dauphine, qui n’entrait pas dans toutes ces subtilités, répliqua à Chapelain et à Desmarets par un discours intitulé *De l’Amour des corps*, où, par des raisons physiques prises des sympathies et des antipathies, il voulut faire voir que l’amour des corps n’est pas moins divin que celui des esprits. Ce discours scandalisa beaucoup les précieuses de l’hôtel de Rambouillet ; et l’on peut croire que cette discussion ridicule servit de modèle aux disputes charmantes d’Armande et d’Henriette dans *Les Femmes savantes.*

Ce fut à cette époque que les femmes qui aspiraient au bon ton prirent le nom de *précieuses.* On les respecta longtemps, Molière même, lorsqu’il fit la comédie de ce nom, assura qu’il n’avait voulu mettre sur la scène que les fausses précieuses. Pour donner une idée du $LIX$ sens qu’on attachait à ce mot, il suffira de rappeler que, dans tin dictionnaire des précieuses, madame de Sévigné était citée avec éloge. Cette dame fréquentait aussi l’hôtel de Rambouillet, mais elle était loin d’en prendre l’esprit. Le défaut principal des précieuses, si bien peint par Molière, était une affectation de délicatesse qui allait jusqu’au ridicule ; elles ne pouvaient se résoudre à employer des termes communs : pour exprimer les choses les plus simples, elles se servaient de tournures et de périphrase singulières. Ces dames visaient aussi à la finesse : elles avaient la prétention de ne rien dire comme le peuple, et leurs conversations étaient remplies d’équivoques et de phrases à double sens. La Bruyère à parfaitement peint ce travers.

« L’on a vu, il n’y a pas longtemps, dit-il, un cercle de personnes des deux sexes liées ensemble par la conversation et par un commerce d’esprit : ils laissaient au vulgaire l’art de parler d’une manière intelligible : une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle $LX$ on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements. Par tout ce qu’ils appelaient délicatesse, sentiment et finesse d’expression, ils étaient enfin parvenus à ne plus être entendus et à ne s’entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait, pour servir à ces entretiens, ni bon sens, ni mémoire, ni la moindre capacité : il fallait de l’esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l’imagination a trop de part. »

Après avoir fait connaître le ton des précieuses, il est utile de donner une idée de leur genre de vie et de l’étiquette qui régnait chez elles.

Ces dames avaient l’habitude de se coucher au moment où elles devaient recevoir des visites. Les personnes admises dans leur société se réunissaient dans l’alcôve, et se rangeaient autour du lit de la maîtresse de la maison. La ruelle était parée avec beaucoup d’élégance et de goût ; c’était comme un sanctuaire où n’étaient reçus que les initiés. On ne trou voit à cela aucune indécence. Les conversations ne roulaient que $LXI$ sur des vers nouveaux et sur des choses de sentiment. On s’envoyait visiter, dit l’abbé Cotin, pour un rondeau ou pour une énigme ; et c’est par là que commençaient tous les entretiens. Les précieuses entre elles se prodiguaient les termes les plus tendres, affectaient les attentions les plus délicates ; elles ne s’appelaient que par le nom de roman qu’elles avaient adopté.

Chaque précieuse avait une espèce de chevalier servant qui prenait le titre d*’alcôviste.* C’était cet homme favorisé qui donnait le ton et qui faisait les honneurs. De nos jours, un tel usage pourrait avoir des inconvénients graves ; mais à cette époque il n’excitait pas la médisance des hommes même les plus malins. « L’alcôviste, dit Saint-Evremont, n’était que pour la forme, parce qu’une précieuse faisait consister son principal mérite à aimer tendrement son amant sans jouissance, et à jouir solidement de son mari avec aversion. »

L’héroïne de cette société, mademoiselle de Scudéri, quoique pleine d’esprit, prêtait au ridicule dont la frappèrent Boileau et Molière : $LXII$ c’était elle qui donnait le ton à l’hôtel de Rambouillet ; ses romans étaient comme le journal des conversations qui s’y tenaient, et Molière en a parfaitement imité le jargon dans *Les Précieuses.* A ce titre, mademoiselle de Scudéri doit nous occuper quelques moments.

Elle était sœur du poète de ce nom, et avait beaucoup plus d’esprit que lui ; elle remporta le prix dans le premier concours ouvert par l’Académie française[[1]](#footnote-1), et ce succès redoubla l’admiration qu’avait pour elle l’hôtel de Rambouillet. Son caractère devait lui donner un grand ascendant dans cette maison : elle portait la délicatesse jusqu’à l’extrême, et voulait que toutes les femmes fussent regardées comme des divinités. Elle ne permettait de leur rendre des soins que si l’on se soumettait aux règles de galanterie qu’elle avait prescrites. L’amant devait soupirer longtemps avant de déclarer son martyre : après cet aveu, que le hasard seul $LXIII$ pouvait arracher, il fallait encore attendre plusieurs années pour obtenir le bonheur de baiser la main de celle qu’on aimait.

Telles sont les lois qu'elle développa dans ses romans de *Cyrus* et de *Clélie.* Cette morale ne pouvait manquer de plaire aux précieuses : aussi les longues conversations qui remplissent ces ouvrages volumineux devinrent-elles le code de la galanterie ; elles réglèrent le ton et l’étiquette de tous les cercles, et tout homme qui n’était pas initié dans ces mystères était considéré comme un profane.

Mademoiselle de Scudéri porta ses vues plus loin : elle imagina une carte du *Tendre*, qu’elle plaça dans la première partie de son roman de *Clélie.* Ce dessin allégorique marquait les divers genres de *tendresse*. On éprouve ordinairement ce sentiment par trois causes différentes : *l’estime, la reconnaissance* et *l’inclination.* D’après cette idée, mademoiselle de Scudéri supposa trois rivières qui portaient ces noms. Sur chacune de ces rivières était située une ville nommée *Tendre*. Pour y parvenir, il fallait faire une $LXIV$ longue navigation sur l’un des fleuves, assiéger le village de *Billets galants*, forcer le hameau de *Billets doux*, et s’emparer ensuite du château de *Petits soins.*

L’hôtel de Rambouillet réunissait plusieurs femmes distinguées par leur naissance, leurs charmes et leur esprit. La princesse, mère du grand Condé, y allait souvent ; elle y conduisait sa fille, si connue depuis sous le nom de madame de Longueville. On y voyait aussi mademoiselle Duvigean, qui inspira une passion très forte au vainqueur de Rocroi ; madame Aubry et mademoiselle Paulet, la dernière souvent célébrée par Voiture. Madame de Sévigné y allait, mais elle ne donnait pas dans les grands sentiments de mademoiselle de Scudéri ; elle était même parvenue à faire un schisme dans cette société, et à réunir quelques femmes qui partaient et pensaient comme elle. Parmi ces dernières, on doit distinguer madame de Cornuel, dont les reparties pleines de vivacité et de naturel faisaient un contraste frappant avec les discours apprêtés des autres femmes.

$LXV$ Parmi les hommes de cette société on remarquait le même mélange. Quelques esprits distingués, tels que Voiture, Balzac et Ménage, étaient entraînés dans le mauvais goût par le désir de plaire aux personnes qui donnaient le ton. D’autres, plus estimables, tels que Vaugelas et Pellisson, se conformaient aux usages reçus dans la conversation et dans le commerce habituel ; mais leurs ouvrages étaient exempts de l’affectation à la mode. Molière même fut admis à l’hôtel de Rambouillet, et put à loisir y étudier les ridicules qu’il a si bien peints.

Il n’attaqua d’une manière directe que deux personnages d’un mérite bien différent, et sur lesquels il est nécessaire de s’arrêter quelques instants.

Ménage partageait avec Balzac et Voiture l’admiration de l’hôtel de Rambouillet. Doué d’un sentiment plus juste des convenances, il se prêtait au ton qui régnait, et ne ménageait pas plus qu’eux les hyperboles ; mais il fut le premier, comme on le verra bientôt, qui en reconnut le ridicule : il eut même la générosité de pardonner $LXVI$ à Molière de l’avoir joué sous le nom de Vadius. Ménage, du reste, avait une érudition très étendue ; il savait le grec, et le citait peut-être trop souvent dans la conversation. Son talent pour la poésie française était médiocre ; mais on connaît de lui des vers latins et italiens qui ne sont pas sans mérite. Il affectait comme les autres une grande galanterie avec les femmes ; mais il se distinguait en mêlant toujours à ses compliments quelques petits traits d’érudition, sur lesquels ces dernières ne manquaient jamais de se récrier. Un jour, se trouvant chez la comtesse de la Suze, alors célèbre par ses élégies, ils parlèrent de madame de Châtillon, renommée par sa beauté. *C’est une Grâce*, lui dit Ménage, *et vous êtes une Muse*. Madame de La Suze, peu flattée du compliment, lui répondit que, quoiqu’elle eût l’esprit en partage, elle prétendait encore à être mise au rang des belles. « Madame, lui répliqua Ménage sans se déconcerter, Érato, l’une des Muses, dont le nom vient du mot grec έράω, n’a été appelée ainsi qu’à cause de ses charmes. »

$LXVII$ Colin était bien au-dessous de Ménage, soit pour le talent, soit pour la science ; cependant il ne manquait ni d’esprit ni d’érudition : s’il n’eût pas été gâté par les louanges outrées de quelques femmes, s’il n’eût pas dénaturé son talent pour leur plaire, il est à croire qu’il aurait été un poète agréable. À cette époque, on faisait tout autrement qu’aujourd’hui ; on s’excédait de travail pour être mauvais. Telle lettre de Voiture et de Balzac leur a coûté plus d’un mois ; et tel madrigal de Cotin bien affecté, bien maniéré, lui a fait perdre le même temps. Cependant, quand il s’abandonnait à son naturel, il lui échappait quelquefois de jolies pièces. On pourra en juger par le madrigal suivant :

Iris s’est rendue à ma foi ;

Qu’eût-elle fait pour sa défense ?

Nous n’étions que nous trois, elle, l’Amour et moi ;

Et l’Amour fut d’intelligence.

Malheureusement la plus grande partie des pièces de Cotin n’étaient pas sur ce ton. Boileau, ne pouvant souffrir qu’on admirât le mauvais $LXVIII$ esprit de cet abbé, qui faisait des pointes jusque dans ses sermons, l’attaqua le premier dans une de ses satires. Cotin, irrité, répondit par un petit livre intitulé : *La critique désintéressée sur les satires du temps ;* et, ne gardant aucune mesure, il dénigra Molière, qui n’était encore pour rien dans cette dispute. Celui-ci résolut de se venger, et l’occasion s’en présenta bientôt.

Cotin avait fait un sonnet sur la fièvre de madame de Nemours, le même qu’on voit dans *Les Femmes savantes.* Enchanté de cette production, il courut la lire chez *Mademoiselle* ; cette princesse avait la plus grande considération pour Cotin, et lui faisait même l’honneur de l’appeler son ami. Au moment où *Mademoiselle* entendait une seconde lecture du sonnet, Ménage entra, et la princesse le lui fit lire sans nommer l'auteur. Ménage trouva les vers détestables ; l’abbé Cotin se fâcha, et ils eurent une dispute dans laquelle ils se dirent leurs vérités à peu près de la même manière que Trissotin et Vadius dans *Les Femmes savantes*. $LXIX$ Boileau instruisit Molière de cette aventure ; et voilà l’origine d’une des scènes les plus comiques de ce grand poète.

Mais, avant de parler de la représentation de cette pièce, il est encore nécessaire de donner quelques détails sur les jugements et le tour d’esprit de l’hôtel de Rambouillet.

Corneille y était peu estimé : lorsqu’il fit représenter *Le Cid*, on partagea l’animosité du cardinal de Richelieu contre ce chef-d’œuvre. Balzac seul osa rendre justice au poète, et le comparer ingénieusement à Homère condamné dans *La République* de. Platon. Ce fut dans les *ruelles* de cette société que Scudéri composa ses notes critiques sur *le Cid*. Cependant la partie la plus saine de l’hôtel de Rambouillet, tout en trouvant l’ouvrage défectueux, jugea que l’auteur devait être critiqué avec politesse et modération. C’est à cela qu’on doit les *Sentiments de l’académie sur le Cid*, seul ouvrage estimable qui soit sorti de la plume de Chapelain, et le premier modèle d’une dissertation littéraire noble et décente.

$LXX$ *Polyeucte*, autre chef-d’œuvre de Corneille, n’eut pas plus de succès à l’hôtel de Rambouillet ; cette tragédie y fut lue et condamnée d’une voix unanime. On trouva qu’un sujet chrétien ne pouvait plaire au théâtre ; on se plaignit de ce que la pièce n’offrait aucun sentiment fin et délicat ; enfin le rôle de Pauline, ce modèle de vertu et d’amour, que M. de Voltaire a imité dans Alzire et dans Idamé, fut jugé fade et ennuyeux. Voiture fut député de toute l’assemblée pour engager Corneille à ne pas faire représenter cet ouvrage.

En récompense, si l’on traitait ainsi les chefs-d’œuvre de Corneille, l’*Astrate* de Quinault excitait l’admiration. On ne connaît plus aujourd’hui cette pièce que par les plaisanteries de Boileau ; mais l’on ne se fait pas une idée du ton qui y règne. C’est une imitation des conversations galantes des romans de mademoiselle de Scudéri : on y discute, comme dans *Les Femmes savantes*, la différence qui existe entre l’amour spirituel et l’amour charnel ; et, ce qu’on aura peine à croire, cette bizarre discussion se $LXXI$ trouve dans la bouche d’un héros de la tragédie qui parle à un rival aimé. La tirade est trop extraordinaire pour n’être pas citée :

Laissez-moi les douceurs qui me sont accordées.

Et jouissez en paix de ces belles idées,

Tandis qu’un nœud sacré, propice à mes souhaits,

Va mettre entre mes bras la reine et ses attraits ;

Que, sans m’embarrasser d’un scrupule inutile,

J’en vais être à vos yeux le possesseur tranquille,

Et vais enfin, au gré de mes transports pressants,

M’assurer d’être heureux sur la foi de mes sens.

Pour vous en consoler, songez qu’au fond de l’âme

La reine avec regret s’arrache à votre flamme.

Goûtez ce doux triomphe ; imaginez-vous bien

Qu’auprès de votre sort tout mon bonheur n’est rien ;

Et, pour les faux appas d’une victoire vaine,

Soyez ingénieux à flatter votre peine ;

J’y veux bien consentir : un reste d’amitié

M’oblige à voir encor vos maux avec pitié ;

Et, sûr d’un bien solide, il ne m’importe guère

De vous abandonner un bien imaginaire.

Ainsi chacun de nous se tiendra satisfait,

Vous de vous croire heureux, moi de l’être en effet

La distinction de l’*alcôviste* et du mari est parfaitement établie : voilà ce qu’on appelait des beautés tragiques. Malgré tout ce que j’ai dit sur l’hôtel de Rambouillet, on pourrait croire encore que le jargon $LXXII$ des *précieuses* et les discours de Trissotin sont exagérés. Cette prévention se dissipera par un petit nombre d’exemples tirés des lettres de Voiture et de Balzac, qui étaient sûrement très supérieurs à Cotin.

L’entrée de Trissotin dans la troisième scène du quatrième acte des *Femmes savantes* est très comique. Lorsque le pédant dit à Philaminte :

Nous l’avons, en dormant, madame, échappé belle ;

Un monde près de nous est passé tout du long, etc.

il imite un travers de l’hôtel de Rambouillet, qui consistait à s’entretenir des phénomènes de la nature sur un ton léger et galant, travers dont on retrouve plusieurs traces dans *Les Mondes* de Fontenelle. Quelques savants ayant cru remarquer des taches dans le soleil, cette découverte fit beaucoup de bruit. Un jour Voiture entrait chez madame de Rambouillet ; on lui demanda s’il savait quelques nouvelles : *Madame*, répondit-il, *il court de mauvais bruits sur le soleil.* Cette réponse, comme on le voit, est digne de Trissotin.

Les louanges outrées de Trissotin et de Vadius n’avaient alors rien d’extraordinaire. Voici un $LXXIII$ compliment de Voiture à madame de Rambouillet : « Il me semble que vous vous ressemblez comme deux gouttes d’eau, la mer et vous. Il y a pourtant cette différence, que, toute vaste et grande qu’elle est, elle a ses bornes, et que vous n’en avez point ; et que tous ceux qui connaissent votre esprit avouent qu’il n’a ni fond ni rives. Eh ! je vous supplie, de quel abîme tirez-vous ce déluge de belles choses que vous répandez autour de vous ? »

Le langage affecté des *précieuses* est peut-être moins ridicule que quelques lettres de Balzac. On connaît le mot charmant de madame de Sévigné à madame de Grignan, qui était enrhumée : *Ma fille*, *j’ai mal à votre poitrine.* Balzac exprime la même idée à madame de Rambouillet ; mais on va voir comment il sait la rendre bizarre et ampoulée : *Tout ce qui s’appelle mal en votre personne*, *madame*, *se communique à la mienne si subitement*, *et me travaille d’une si étrange sorte*, *que je deviens le siège de la douleur*, *et vous n’en êtes que le passage*.

Molière, comme on l’a dit plus haut, avait $LXXIV$ d’abord été admis à l’hôtel de Rambouillet ; mais ayant éprouvé quelques désagréments de la part de l’abbé Cotin, et n’ayant pas été soutenu par la maîtresse de la maison, il résolut de se venger. Dès lors on ne le vit plus paraître dans cette société. Sa première attaque fut très vive : la comédie des *Précieuses* leva le voile qui couvrait le ridicule de cette espèce de femmes ; mais la distinction que l’auteur fit, dans sa préface, des véritables et des fausses précieuses, l’intention qu’il annonça de n’attaquer que ces dernières, l’idée qu’on eut qu’il n’avait voulu jouer que les coquettes de province, diminuèrent la force de ce coup. Cependant Ménage ne se dissimula pas dès lors que l’hôtel de Rambouillet avait un adversaire redoutable. Son opinion, qui nous a été conservée, lui fait d’autant plus d’honneur qu’il n’était pas un ami de Molière, et qu’il devait presque tous ses succès au faux bel esprit que ce grand comique attaquait.

« J’étais, dit Ménage, à la première représentation des *Précieuses ridicules*, au Petit-Bourbon. Mademoiselle de Rambouillet y était, $LXXV$ ainsi que M. Chapelain, et presque tout l’hôtel de Rambouillet. La pièce fut jouée avec un applaudissement général, et j’en fus si satisfait en mon particulier, que je vis dès lors l’effet qu’elle allait produire. Au sortir de la comédie, prenant M. Chapelain par la main : Monsieur, lui dis-je, nous approuvions vous et moi toutes les sottises qui viennent d’être critiquées si finement et avec tant de bon sens ; mais, croyez-moi, pour me servir des paroles de saint Remi à Clovis, *il nous faudra brûler ce que nous avons adoré*, *et adorer ce que nous avons brûlé.* Cela arriva comme je l’avais prédit, et dès cette première représentation, on revint du galimatias et du style forcé. »

A l’exception de quelques attaques indirectes qui se trouvent dans *La Critique de L’École des femmes*, et dans *L’Impromptu de Versailles*, Molière ménagea encore l’hôtel de Rambouillet pendant treize ans. Mais la marquise étant morte, Julie n’accordant plus la même protection à Cotin, ce dernier l’ayant d’ailleurs provoqué de nouveau, il ne garda plus aucun ménagement, et profita de la scène qui s’était passée chez *Mademoiselle.* $LXXVI$ Dans *Les Femmes savantes*, il joua non seulement les ridicules du faux bel esprit, mais les personnes mêmes. Ménage, toujours juste, eut le bon esprit de ne pas se reconnaître dans Vadius : il se contenta d’un désaveu que Molière lui fit avec plaisir. Une des dames qui avaient succédé à la marquise de Rambouillet voulut assister à la première représentation des *Femmes savantes ;* Ménage alla la voir le lendemain : *Quoi*, *Monsieur*, lui dit-elle, *vous souffririez que cet impertinent Molière nous joue de la sorte !* —*Madame*, répondit Ménage*, j’ai vu la pièce ; elle est parfaitement belle ; on n’y peut trouver à redire ni à critiquer*.

Dès ce moment tous les travers de l’hôtel de Rambouillet furent abandonnés : on renonça aux sentiments romanesques, au faux bel esprit et aux raffinements de la galanterie ; le naturel reprit le dessus. Il n’y eut plus de *précieuses* ni d’*alcôvistes ;* enfin la révolution entière fut faite en très peu de temps. Voiture et Balzac, les deux principaux soutiens de cette société, étaient morts depuis plusieurs années ; mademoiselle de Scudéri était vieille, et donnait dans la dévotion ; $LXXVII$ Ménage avait quitté ce parti. L’abbé Cotin ne se releva point du coup qu’il avait reçu. Il était fort âgé, et son esprit baissait tellement, que peu d’années après ses parents agirent pour qu’il fût mis en tutelle.

Telle fut la chute d’une société qui avait donné le ton à toute la France. Cet événement est d’autant plus extraordinaire, quelle avait dans son sein des personnages très puissants. Les hommes les plus distingués par leurs places et par leur mérite s’honoraient d’y avoir été admis. Un prélat célèbre en fit même l’éloge en chaire, précisément la même année où l’on joua *Les Femmes savantes*. « Souvenez-vous, mes frères, dit Fléchier, de ces cabinets que l’on regarde encore avec tant de vénération, où l’esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de *l’incomparable Arthénice,* où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. » Ce fut peut-être la première fois qu’on entendit prononcer en chaire un nom de roman donné par la galanterie, $LXXVIII$ et cela sert à montrer l’ascendant de Molière, qui ? simple particulier, parvint à disperser cette société et à la couvrir de ridicule.

Quelques personnes sensées, sans approuver le jargon de l’hôtel de Rambouillet, regrettèrent cette galanterie délicate qui inspire du respect pour les femmes, et virent avec peine la liberté qui régna depuis dans le commerce des deux sexes. On n’oserait parler sans restriction sur cet objet qui tient aux mœurs. Sans doute il serait à désirer qu’on eût encore avec les femmes ces égards délicats, cette prévenance modeste, et cette espèce de culte qui tenait au caractère de notre nation. Cependant on ne peut se dissimuler que le ton et les manières de l’hôtel de Rambouillet avaient de grands inconvénients. Cette galanterie raffinée, ce sigisbéisme, ces sentiments romanesques qui dominaient dans tous les rapports avec les femmes, cette mode de ne les voir que dans leurs alcôves, dévoient, malgré la spiritualité qu’on affectait, enflammer les sens d’une jeunesse ardente, et produire souvent des écarts. Boileau ne l’a pas dissimulé dans sa dixième satire :

$LXXIX$ D’abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,

Recevant ses amants sous le doux nom d’amis,

S’en tenir avec eux aux petits soins permis ;

Puis bientôt en grande eau, sur le fleuve de *Tendre,*

Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre ;

Et ne présume pas que Vénus, ou Satan,

Souffre qu’elle en demeure aux termes du roman.

Julie d’Angennes, devenue duchesse de Montausier, était morte un an avant la première représentation des *Femmes savantes.* Elle avait abandonné la galanterie et le bel esprit pour se livrer au soin d’avancer sa famille ; On l’a voit vue paraître à la cour avec éclat ; et Louis xiv lui avait témoigné la plus grande considération. Madame de Montausier fut dame d’honneur de la reine Marie-Thérèse, et gouvernante des enfants de France : son mari partagea avec Bossuet la surveillance de l’éducation du dauphin.

D’après ce tableau bien imparfait de l’état de la société pendant le dix-septième siècle, on peut apprécier le talent de Molière, et juger de l’influence qu’il parvint à obtenir sur ses contemporains. La société et la littérature lui durent des réformes fondées sur la raison la plus éclairée, et sur le sentiment le plus exquis des convenances. $LXXX$ Aucune classe n’échappa à ses observations : toutes contribuèrent à ses peintures, aussi piquantes que variées. En présentant les ridicules communs aux hommes de tous les temps, il attaqua plusieurs vices ; et s’il ne put corriger ces derniers, c’est qu’ils ne sont pas du ressort de la comédie, et qu’il est tout au plus possible de les faire changer de forme. Enfin, depuis les travers grossiers du peuple jusqu’aux prétentions en quelque sorte respectables de la haute société, tout ce qui choquait la raison, la nature et la bienséance, fournit matière à ses vastes conceptions. Jamais Aristophane, Plaute et Térence, quoique ayant vécu à des époques où la liberté d’écrire pouvait dégénérer en licence, n’ont acquis un semblable ascendant, et n’ont sondé aussi profondément tous les replis du cœur humain. Plus on étudie Molière, plus on partage l’opinion de Boileau, qui le présentait à Louis XIV comme le plus grand génie de son siècle.

Fin du Discours préliminaire.

1. Le sujet du discours de mademoiselle de Scudéri était *la Gloire.* [↑](#footnote-ref-1)